

de l'hôpital et de ses réparations. Celles-ci, en 1886 ont coûté au trésor municipal la modique somme de \$39,665 dont on parla beaucoup ; en 1895 le comité de santé estimait qu'une somme de \$2,000 était nécessaire pour d'autres réparations ; la somme fut votée avec l'entente absolue qu'elle ne serait dépassée pour aucun motif, ce qui n'empêche que les travaux achevés, la note à payer s'élevait à \$14,000 qu'on régla pour \$12,500.

Après cela, on peut se demander par quel chiffre il faudra multiplier les \$10,000 que consent à donner le comité des finances, pour tirer l'hôpital civique de l'état de délabrement dans lequel il est actuellement.

Les replâtrages, les mastiquages sont des boîtes à surprises auxquelles personne ne voit goutte : il n'en faut plus.

Construisez nous au plus tôt, Messieurs du Comité des finances, un hôpital où les patients trouveront la guérison et non la mort, peut-être en aurons-nous besoin bientôt grâce à la malpropreté et à la saleté de nos rues.

La main indicatrice de la santé.

Le *Journal d'hygiène* consacre une intéressante petite note à la poignée de main et aux indications que peut en tirer un praticien sagace.

La poignée de main assurée et franche d'un homme sincère et bien portant est plutôt rude : quand elle se donne contrairement aux exigences du tact ou de la politesse, elle indique une faiblesse momentanée de la force physique. La main qui se tend flasque et sans pression dénote une faiblesse de corps et d'esprit. La poignée de main rapide et nerveuse est l'indice d'un tempérament vif et facilement surexcitable ; la main passive et sans nervosité appartient toujours à une personne malade.

La fièvre n'a pas de plus efficace indicateur que la main et la consultation qu'on en peut retirer par une étude approfondie permet de diagnostiquer presque absolument l'état de maladie. Mieux que le cerveau, la main est le critérium de notre organisme : il faut savoir l'interroger.

LES AFFAIRES ET LA POLITIQUE

Depuis 1896, une ère de prospérité a commencé pour le Canada, notre commerce s'est accru à l'extérieur et le trafic intérieur s'est amélioré. Nous avons eu de bonnes récoltes dont l'écoulement s'est fait facilement. Nos industries ont été plus lentes à suivre le mouvement ; la crainte de changements trop brusques ou trop radicaux dans les tarifs de douane retardait l'élan. Enfin, le tarif voté et connu n'apportant pas de changements trop profonds à l'ancien état de choses, nos industriels ont pu se mettre à l'œuvre et produire.

Pendant les années de crise, le commerce de gros avait réduit ses stocks et les magasins de détail ne s'approvisionnaient que pour leurs besoins les plus immédiats. Le réveil des affaires sonnant, il a fallu partout compléter les vides existants et nos industries ont eu autant et plus de travail qu'elles n'en pouvaient faire, elles ont connu et connaissent encore la prospérité.

Le malheur chez nous est qu'en toutes choses on rattache le succès ou l'insuccès à une cause ou à un parti politique. On arrive ainsi non seulement à fausser l'opinion publique mais aussi à se préparer de durs lendemains.

Ainsi sans aller bien loin des journaux de parti nous disaient naguère que, depuis l'avènement des libéraux au pouvoir, il n'y avait plus d'émigration ; bien au contraire, nos compatriotes émigrés autrefois revenaient des États-Unis ramenés au bercail par l'âge d'or libéral.

Cet âge d'or a-t-il été si court que 20,000 canadiens ont pris en moins d'un mois la route qui conduit au-delà de la 45ème ligne ?

La raison de cet exode n'est pas plus imputable au gouvernement actuel que les anciennes émigrations